

Zadie Smith

Swing Time



folio

COLLECTION FOLIO

Zadie Smith

Swing Time

*Traduit de l'anglais
par Emmanuelle et Philippe Aronson*

Gallimard

Titre original :

SWING TIME

© *Zadie Smith*, 2016.

© *Éditions Gallimard*, 2018,
pour la traduction française.

Couverture : Illustration © *Talia Baer.*

Zadie Smith, jamaïcaine par sa mère et anglaise par son père, est née en 1975 dans une banlieue du nord-ouest de Londres, où elle vit toujours. *Sourires de loup*, paru en 2000, a reçu entre autres les prix Guardian et Whitbread du premier roman. Depuis, elle a publié *L'homme à l'autographe*, *De la beauté*, récompensé par l'Orange Prize en 2006, *Changer d'avis*, *Ceux du Nord-Ouest* et *Swing Time*.

À ma mère, Yvonne

Lorsque la musique change, la danse aussi.

Proverbe haoussa

Prologue

Ce fut le premier jour de mon humiliation. Mise dans un avion, renvoyée en Angleterre, installée dans un appartement à St John's Wood, au huitième étage, qui donnait sur le terrain de cricket. L'endroit avait été choisi, je crois, à cause du concierge, qui éconduisait les curieux. Je restai enfermée. Le téléphone sur le mur de la cuisine sonna et sonna, mais j'avais pour consigne de ne pas répondre et de laisser mon portable éteint. Je regardai un match de cricket, un sport dont je ne connais pas les règles, ce qui ne me changea pas vraiment les idées, mais c'était toujours mieux que d'observer l'intérieur de cet appartement de luxe, entièrement conçu pour être d'une neutralité parfaite, où chaque angle était arrondi, à l'instar d'un iPhone. Lorsque le match s'acheva, j'examinai l'élégante machine à café encastrée dans le mur, et les deux photos de Bouddha – l'un en bronze, l'autre en bois –, et le cliché d'un éléphant s'agenouillant près d'un petit garçon indien, lui aussi à genoux. Les pièces, décorées avec goût dans les tons gris, étaient reliées par un couloir recouvert d'une moquette en laine tissée plat immaculée. Je fixai les stries du revêtement.

Deux jours se déroulèrent ainsi. Le troisième jour,

le concierge appela pour dire que la voie était libre. Je jetai un coup d'œil à mon téléphone, posé sur le comptoir en mode avion. J'étais restée injoignable durant soixante-douze heures, et je me souviens avoir eu le sentiment que cela aurait dû être considéré comme un remarquable exemple de stoïcisme et d'endurance morale de notre époque. J'enfilai ma veste et descendis. Dans le hall, je croisai le concierge. Il en profita pour se plaindre amèrement (« Vous n'avez pas idée de comment c'était ici, ces derniers jours – on se serait carrément cru à Piccadilly Circus ! »), même s'il semblait évident qu'il était partagé, voire un peu déçu : il regrettait que l'agitation soit retombée – il s'était senti très important l'espace de quarante-huit heures. Il m'annonça fièrement avoir conseillé à plusieurs personnes de « se secouer », avoir dit à tel ou tel qu'« ils se mettaient le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate » s'ils croyaient pouvoir passer. Je m'appuyai contre son comptoir et l'écoutai déblatérer. J'avais quitté l'Angleterre suffisamment longtemps pour que de simples expressions familières me semblent exotiques, presque incompréhensibles. Je lui demandai s'il pensait qu'il y aurait plus de monde le soir et il répondit que non, il n'y avait eu personne depuis la veille. Je voulus savoir s'il était envisageable que quelqu'un passe la nuit chez moi. « Je n'y vois aucun problème », répliqua-t-il, d'un ton qui me donna l'impression d'avoir posé une question ridicule. « Il y a toujours la porte de derrière. » Il soupira, et à cet instant une femme s'arrêta pour lui demander s'il pouvait réceptionner la livraison du teinturier pendant son absence. Elle s'adressait à lui avec rudesse et impatience, et, au lieu de le regarder, elle scrutait le calendrier posé sur le comptoir, bloc gris avec écran numérique, qui vous informait à la seconde près du moment de votre

arrivée. Nous étions le vingt-cinq du mois d'octobre, en deux mille huit, et il était midi trente-six minutes et vingt-trois secondes. Je tournai les talons pour partir ; le concierge s'occupa de la femme avant de se précipiter pour m'ouvrir la porte. Il me demanda où j'allais ; je rétorquai que je l'ignorais. Je déambulai dans la ville. C'était un parfait après-midi d'automne à Londres, frais mais lumineux, et sous certains arbres s'étalait un tapis de feuilles dorées. Je passai devant le terrain de cricket et la mosquée, devant chez Madame Tussauds, je remontai Goodge Street, descendis Tottenham Court Road, traversai Trafalgar Square, et me retrouvai pour finir sur l'Embankment, où je franchis le pont. Je songeai – comme je songe souvent lorsque je franchis ce pont – aux deux jeunes étudiants qui, alors qu'ils s'y trouvaient très tard un soir, avaient été agressés et jetés dans la Tamise. L'un avait survécu, l'autre non. Je n'ai jamais compris comment le rescapé avait fait pour s'en sortir, dans l'obscurité et le froid absolu, en état de choc et avec ses chaussures aux pieds. Pensant à lui, je restai sur le côté droit du pont, le long de la voie ferrée, évitant de regarder le fleuve. Une fois sur South Bank, la première chose que je remarquai fut une affiche annonçant une rencontre l'après-midi même avec un réalisateur autrichien, qui commençait vingt minutes plus tard au Royal Festival Hall. Je décidai sur un coup de tête d'essayer d'avoir une place. Je m'y rendis et parvins à acheter un billet, au dernier rang du poulailler. Je ne m'attendais pas à grand-chose, sinon me changer les idées et oublier mes problèmes pendant un moment, assise dans la pénombre, à écouter des gens parler de films que je n'avais pas vus, mais au beau milieu du débat le réalisateur demanda à celui qui l'interviewait de passer un extrait de *Swing Time*, un film que je

connaissais très bien, que j'avais regardé à maintes reprises quand j'étais enfant. Je me redressai. Sur un écran géant, Fred Astaire dansait avec trois silhouettes. Elles ne parvenaient pas à le suivre, et perdaient bientôt le rythme. Pour finir, elles jetaient l'éponge en faisant ce geste typiquement américain de la main gauche signifiant « Oh, pffffff » avant de quitter la scène. Astaire continuait de danser seul. Je compris que les trois silhouettes étaient également Fred Astaire. L'avais-je perçu, enfant ? Personne ne s'appuyait sur l'air de cette façon, aucun autre danseur ne fléchissait les genoux comme lui. Pendant ce temps, le réalisateur évoqua sa théorie d'un « cinéma pur », qu'il se mit à qualifier d'« interaction entre la lumière et l'obscurité, exprimée comme à travers une sorte de rythme obéissant au temps qui passe », mais je trouvai cette notion ennuyeuse et difficile à suivre. Derrière lui, pour une raison ou pour une autre, le même extrait recommença du début, et mes pieds tapèrent sur le siège devant moi, en rythme avec la musique. Une merveilleuse légèreté envahit mon corps, un bonheur ridicule semblant surgir de nulle part. J'avais perdu mon travail, une certaine vision de ma vie, mon intimité, et pourtant tout cela paraissait insignifiant comparé à cette joie que j'éprouvais à regarder la danse et à me laisser pénétrer par la précision rythmique. Je sentis que je perdais conscience de l'endroit où je me trouvais, que je m'élevais au-dessus de mon corps, observant ma propre existence de très loin, comme si je planais. Cela me rappela la façon dont les gens décrivent leurs expériences avec les drogues hallucinogènes. J'eus une vision d'ensemble de toutes mes années, non pas défilant les unes après les autres, expérience après expérience, pour former quelque chose de substantiel – tout au contraire. J'eus une

révélation : j'avais toujours essayé de m'attacher à l'éclat d'autrui ; je n'avais jamais produit ma propre lumière. J'eus le sentiment d'être une sorte d'ombre.

Lorsque la rencontre s'acheva, je traversai la ville dans l'autre sens pour regagner l'appartement, et téléphonai à Lamin, qui attendait dans un café non loin de là, pour lui annoncer que la voie était libre. Il s'était fait virer aussi, mais au lieu de le laisser rentrer chez lui, au Sénégal, je l'avais fait venir ici, à Londres. À vingt-trois heures, il se pointa, vêtu d'un sweat à capuche, au cas où il y aurait eu des caméras. Le hall était vide. Avec sa capuche, il semblait encore plus jeune et plus beau, et il me parut en quelque sorte scandaleux d'être incapable d'éprouver de véritables sentiments pour lui. Après, nous nous allongeâmes côte à côte dans le lit avec nos ordinateurs portables, et pour éviter de relever mes emails je surfai sur le Net, d'abord sans but, puis avec un objectif : je cherchai cet extrait de *Swing Time*. Je voulais le montrer à Lamin, j'étais curieuse de savoir ce qu'il en penserait, en tant que danseur désormais, mais il déclara qu'il n'avait jamais vu ni entendu parler d'Astaire, et comme l'extrait commençait, il se redressa sur le matelas et fronça les sourcils. Je saisis à peine ce que nous regardions : Fred Astaire, grimé en Noir. Au Royal Festival Hall, j'étais assise au poulailler, sans lunettes, et la scène avait débuté avec Astaire en plan large. Mais tout cela n'expliquait pas comment j'étais parvenue à oblitérer de ma mémoire l'image de mon enfance : les yeux écarquillés, les gants blancs, le sourire à la Bojangles. Je me sentis très bête, fermai l'ordinateur et m'endormis. Le lendemain matin, je me réveillai tôt, laissai Lamin au lit, me précipitai dans la cuisine et allumai mon téléphone. Je m'attendais à des centaines de messages, des milliers. J'en avais

peut-être trente. À une époque, Aimee m'en envoyait des centaines par jour, et je compris enfin qu'elle ne m'en enverrait plus un seul. Pourquoi me fallut-il si longtemps pour admettre l'évidence, je ne saurais le dire. Je parcourus une liste déprimante – un lointain cousin, quelques amis, plusieurs journalistes. J'en repérai un intitulé : SALOPE. Il provenait d'une adresse incompréhensible, succession de chiffres et de lettres, et contenait en pièce jointe une vidéo impossible à ouvrir. Le message se réduisait à une seule phrase : *Maintenant tout le monde sait qui tu es vraiment*. C'était le genre de déclaration qu'aurait pu faire une méchante gamine de sept ans avec une idée bien arrêtée de la justice. Et naturellement – si l'on peut ignorer le passage du temps – c'était précisément ce dont il s'agissait.

Première partie

LES DÉBUTS

Un

Si tous les samedis de 1982 peuvent être considérés comme un jour unique, je rencontrai Tracey à dix heures du matin ce samedi-là. Nous marchions sur le gravier d'un cimetière, chacune tenant la main de nos mères respectives. Beaucoup d'autres filles étaient présentes, mais, pour des raisons évidentes, nous nous remarquâmes, relevant nos similitudes et nos différences, comme les filles en ont l'habitude. Nous avons exactement la même couleur de peau – à croire que nous avons été fabriquées dans le même tissu marron clair –, nos taches de rousseur se concentraient aux mêmes endroits, et nous avons la même taille. Mais mon visage affichait une expression réfléchie et mélancolique ; mon nez était long et sérieux, et mes yeux tombants, tout comme ma bouche. Le visage de Tracey était guilleret et rond ; elle ressemblait à une Shirley Temple basanée, sauf que son nez était aussi problématique que le mien, je m'en rendis compte aussitôt, un nez ridicule – qui se dressait en trompette tel celui d'un porcelet. Mignon, mais obscène aussi : ses narines s'offraient constamment aux regards. Question nez, on pouvait dire qu'on était ex aequo. Quant aux cheveux, elle gagnait haut la main. Bouclés, ils lui tombaient jusqu'aux

fesses en deux longues nattes brillantes, enduites d'une espèce d'huile, au bout desquelles étaient fixés deux nœuds en satin jaune. Les nœuds en satin jaune étaient un phénomène inconnu de ma mère. Avec un élastique noir, elle attachait mes cheveux frisés en une masse unique à l'arrière de mon crâne. Ma mère était féministe. Elle portait une coupe afro de deux centimètres, son crâne était parfaitement arrondi, elle ne se maquillait jamais, et nous habillait toutes les deux de façon aussi sobre que possible. Peu importe la coiffure lorsqu'on ressemble à Néfertiti. Elle n'avait nul besoin de maquillage, de produits, de bijoux ou de vêtements coûteux, et en ce sens ses moyens financiers, ses opinions politiques et ses goûts s'accordaient parfaitement – ce qui était comode. Les accessoires l'empêchaient de respirer – y compris la gamine de sept ans au visage chevalin qui se tenait à ses côtés, c'est du moins ce que je ressentais à l'époque. En regardant Tracey, je diagnostiquai le problème opposé : sa mère était blanche, obèse et atteinte d'acné. Ses fins cheveux blonds étaient tirés en arrière très serré, façon, aurait dit ma mère, « lifting Kilburn ». Mais le glamour de Tracey apportait la solution : elle était l'accessoire le plus frappant de sa mère. Contrairement à ma mère, je trouvais le style familial captivant : logos, bracelets de pacotille et créoles, strass et paillettes à tout-va, baskets hors de prix, de celles dont ma mère refusait d'admettre l'existence – « C'est pas des chaussures, ça ». Toutefois, malgré les apparences, nos situations se valaient. Nous habitions toutes deux dans une cité, et aucune de nos familles ne percevait d'aides sociales. (Une fierté pour ma mère, un scandale pour celle de Tracey : elle avait tenté – et échoué – plusieurs fois de « toucher des allocs » pour invalidité.) Du point de vue de ma mère, c'était précisément ces similitudes

superficielles qui donnaient tant d'importance à la question du goût. Elle s'habillait pour un futur non encore advenu mais dont elle attendait l'arrivée. Telle était la raison d'être de son pantalon en lin blanc, de sa marinière à rayures bleues, de ses espadrilles élimées, de sa tête d'Africaine, belle et sévère – le tout si sobre, si discret, complètement à l'encontre de l'air du temps et de l'endroit où nous vivions. Un jour, nous réussirions à « nous tirer d'ici », elle achèverait ses études, deviendrait une vraie militante dans le vent, peut-être même comparable à Angela Davis et Gloria Steinem... Les chaussures à semelles en corde tressée faisaient partie intégrante de cette vision radicale, elles soulignaient de façon subtile les concepts supérieurs. J'étais un accessoire dans le sens où mon physique quelconque incarnait l'admirable retenue maternelle, dans la mesure où il était considéré de mauvais goût – dans les cercles auxquels ma mère aspirait – d'habiller sa fille comme une petite pute. Mais Tracey incarnait sans vergogne l'ambition de sa mère, elle était son avatar, sa seule joie, avec ses nœuds jaunes sensationnels, sa jupe à innombrables volants, son petit haut révélant quelques centimètres de ventre brun, et tandis que nous nous pressions contre elles dans l'embouteillage de mères et de filles pénétrant dans l'église, j'observai avec attention la manière dont la mère de Tracey poussait sa fille devant elle – et devant nous –, faisant obstruction avec son propre corps, la chair de ses bras ballottant alors qu'elle nous repoussait, jusqu'à ce qu'elle parvienne à entrer dans la salle de danse de Mlle Isabel, l'air fier et anxieux, prête à confier sa précieuse marchandise à quelqu'un d'autre. L'attitude de ma mère, au contraire, était empreinte d'une soumission prudente et quasi ironique : le cours de danse lui paraissait ridicule, elle avait mieux à

faire, et après quelques samedis – durant lesquels elle restait avachie sur une des chaises en plastique alignées contre le mur de gauche, à peine capable de dissimuler le mépris qu'elle éprouvait pour ce qui se déroulait sous ses yeux –, il y eut changement de programme et mon père prit la relève. J'attendis que le père de Tracey fasse de même, mais il n'en fut rien. Il s'avéra – comme ma mère l'avait deviné d'emblée – qu'il n'y avait pas de père, du moins pas au sens conventionnel du terme, d'un point de vue marital. Ce qui, d'ailleurs, était encore un exemple de mauvais goût.

Deux

Je veux décrire l'église maintenant, et Mlle Isabel. Une construction sans prétention du XIX^e siècle à la façade en grès, qui n'était pas sans rappeler le crépi bas de gamme des maisons plus modestes – même si cela ne pouvait pas être le cas –, et un clocher pointu s'élevant au-dessus d'un bâtiment ordinaire aux allures de grange. Le lieu s'appelait St Christopher's, et ressemblait en tout point à l'église qu'on mimait avec nos doigts lorsqu'on chantait la comptine :

*Voici l'église
Voici le clocher
Ouvre les portes
Tout le monde doit entrer.*

Le vitrail figurait l'histoire de saint Christophe portant l'enfant Jésus sur ses épaules pour traverser une rivière. Il était de mauvaise facture : le saint avait l'air mutilé, amputé d'un bras. Le vitrail d'origine avait volé en éclats durant la guerre. En face de St Christopher's se dressait une tour malfamée, et c'était là que vivait Tracey. (La mienne, située dans la rue suivante, était moins haute et avait meilleure réputation.) L'édifice avait été construit dans les

années soixante, à la place d'une rangée de maisons victoriennes détruites par le même bombardement que celui qui avait endommagé l'église, mais là s'arrêtaient les liens entre les deux bâtisses. Incapable d'attirer les habitants d'en face avec Dieu, l'église avait pris la décision pragmatique de se diversifier dans d'autres domaines : garderie, cours d'anglais langue étrangère, leçons de conduite. Ces activités étaient populaires, et bien établies, mais les cours de danse du samedi matin venaient d'être lancés et personne ne savait trop quoi en penser. Le cours lui-même coûtait deux livres cinquante, mais une rumeur s'était propagée parmi les mères au sujet du prix des chaussons de danse : l'une avait entendu dire qu'ils valaient trois livres, une autre sept, et encore une autre jurait qu'on ne pouvait en trouver que chez Freed, à Covent Garden, où tout coûtait un bras – et pour les « claquettes », et pour la danse « moderne » ? Est-ce qu'on pouvait porter des chaussons au cours de danse moderne ? Et c'était *quoi* la danse moderne ? On ne pouvait demander à personne, c'était nouveau pour tout le monde, on était coincées. Rare était la mère dont la curiosité allait jusqu'à appeler le numéro indiqué sur les flyers faits maison agrafés sur les arbres du quartier. Ainsi, nombreuses furent les filles dont le talent pour la danse ne se révéla jamais à cause d'un flyer réalisé avec les moyens du bord.

Ma mère sortait du lot : ce genre de flyer ne l'effrayait pas. Elle avait un instinct infailible pour les usages de la classe moyenne. Elle savait, par exemple, qu'un vide-grenier – malgré le terme peu prometteur – était le lieu où l'on pouvait trouver des gens de meilleure condition sociale, ainsi que leurs vieux livres de poche Penguin, parfois des Orwell, leurs vieux piluliers en porcelaine, leurs céramiques

ébréchées, leurs tours de potier mis au rebut. Notre appartement était plein de ce genre d'objets. Pas de fleurs en plastique saupoudrées de fausse rosée étincelante chez nous, pas de figurines en cristal. Cela faisait partie du plan. Même les choses que je détestais – comme les espadrilles de ma mère – avaient tendance à plaire au type de personnes que nous nous efforcions d'attirer, et j'appris à ne pas remettre en cause ces méthodes maternelles, même lorsqu'elles me donnaient envie de me cacher sous terre. Une semaine avant le début des cours, je l'entendis parler avec une voix de bourgeoise dans notre petite cuisine étroite, mais lorsqu'elle raccrocha elle avait toutes les réponses : cinq livres pour les chaussons de danse – au centre commercial au lieu d'aller en ville – et pour les chaussures de claquettes, cela pouvait attendre. On pouvait mettre des chaussons pour la danse moderne. Qu'est-ce que voulait dire « moderne » ? Elle n'était pas allée jusque-là. Elle voulait bien jouer la mère concernée, mais jamais au grand jamais la mère ignorante.

On envoya mon père acheter les chaussons. Le cuir rose s'avéra d'une teinte plus claire que ce que j'avais espéré, on aurait dit le ventre d'un chaton, et la semelle était comme une langue de chat gris sale, et il n'y avait pas de rubans en satin rose à croiser sur la cheville, non, seulement un triste petit élastique que mon père avait lui-même cousu. J'en tirai une intense amertume. Mais peut-être les chaussons étaient-ils, à l'instar des espadrilles, délibérément « simples », c'est-à-dire de bon goût ? Il me fut possible de me raccrocher à cette idée jusqu'au moment où, une fois dans la salle, on nous pria de nous mettre en tenue près des chaises en plastique avant d'aller nous placer à la barre, le long du mur d'en face. Presque toutes les filles avaient les chaus-

sons en satin rose, pas ceux en cuir rose porcine avec lesquels j'étais coincée, et certaines – des filles dont les parents touchaient des allocations, ou qui n'avaient pas de père, ou les deux – avaient les chaussons avec les longs rubans en satin s'entrecroisant sur leurs chevilles. Tracey, qui se trouvait à côté de moi, le pied gauche dans la main de sa mère, avait les deux – ceux en satin d'un rose profond et ceux avec les rubans entrecroisés –, et elle avait aussi un vrai tutu, ce que personne d'autre n'avait même envisagé de se procurer, pas plus qu'on ne se présenterait en tenue de plongée à une première leçon de natation. Mlle Isabel, cependant, avait l'air douce et gentille, quoique vieille ; elle avait peut-être même dans les quarante-cinq ans. C'était décevant. Solidement bâtie, elle ressemblait plus à une fermière qu'à une danseuse et n'était qu'un camaïeu de rose et de jaune. Ses cheveux étaient jaunes, pas blonds, jaune canari. Sa peau était très rose, d'un rose cru, et maintenant que j'y pense elle devait probablement souffrir de couperose. Son justaucorps était rose, son jogging était rose, son cache-cœur en mohair était rose – mais ses chaussons étaient en soie jaune, de la même nuance que ses cheveux. Ce qui me rendit aussi amère. Le jaune n'avait jamais été mentionné ! Près d'elle, dans un coin, un très vieil homme blanc coiffé d'un trilby jouait sur un piano droit « Night and Day », chanson que j'adorais et que je fus fière de reconnaître. Je connaissais les vieilles chansons grâce à mon père, dont le propre père avait longtemps chanté avec ardeur dans les pubs, le genre d'homme – à en croire mon père – qui bascule dans la petite délinquance à cause d'un instinct créatif contrarié, du moins en partie. Le pianiste s'appelait M. Booth. Je fredonnais bruyamment en même temps qu'il jouait, dans l'espoir qu'on m'entende,

avec beaucoup de vibrato dans ma voix. Je chantais mieux que je ne dansais – je ne savais pas danser, en réalité –, même si je tirais trop de fierté de ma voix, ce que ma mère trouvait détestable, je le savais. Chanter me venait naturellement, mais les choses qui viennent naturellement aux filles n’impressionnaient pas ma mère, pas du tout. De son point de vue, on pouvait aussi bien être fière de respirer, de marcher ou d’accoucher.

Nos mères nous servaient d’appui, de repose-pieds. Nous posions une main sur leurs épaules, un pied sur leurs genoux pliés. Mon corps se trouvait entre les mains de ma mère – soulevé, habillé, boutonné, redressé, épousseté – mais mon esprit se focalisait sur Tracey, et sur les semelles de ses chaussons de danse, où je lisais désormais « Freed » clairement imprimé sur le cuir. Ses pieds, naturellement cambrés, ressemblaient à deux colibris en plein vol. Mes pieds à moi étaient carrés et plats, ils paraissaient peiner à chaque mouvement. J’avais le sentiment d’être un bébé de deux ans en train de placer deux cubes en bois à angle droit. Flottez, flottez, flottez, disait Isabel, oui, très joli, Tracey. Tracey réagissait aux compliments en renversant la tête en arrière et en écartant à outrance les narines de son petit nez de cochon. En dehors de cela, elle incarnait la perfection, j’étais sous le charme. Sa mère semblait tout aussi entichée d’elle, l’intérêt qu’elle portait aux leçons s’avéra être la seule marque irréfutable de ce que l’on appellerait aujourd’hui son « rôle parental ». Elle accompagnait sa fille plus que toute autre maman et, pendant le cours, son attention ne se détachait que rarement des pieds de sa progéniture. La concentration de ma mère se portait toujours ailleurs. Elle ne pouvait tout simplement jamais s’asseoir quelque part et laisser passer le temps ; il

fallait qu'elle apprenne quelque chose. Elle arrivait au début du cours avec à la main disons *Les Jacobins noirs*, et le temps que je revienne vers elle pour lui demander d'échanger mes chaussons contre mes claquettes, elle avait déjà lu une centaine de pages. Par la suite, lorsque mon père prit la relève, soit il dormait, soit il « partait faire un tour », euphémisme paternel pour aller fumer une cigarette dans le cimetière de l'église.

Au début, Tracey et moi n'étions ni amies ni ennemies, ni même des connaissances : nous nous parlions à peine. Et pourtant, nous avions toujours conscience l'une de l'autre, il y avait un lien invisible entre nous qui nous reliait et nous empêchait de nous aventurer trop avant dans les relations avec les autres. Techniquement, je parlais plus à Lily Bingham – qui était dans mon école – et faute de mieux Tracey était toujours fourrée avec la tristounette Danika Babić, qui avait des collants déchirés et un accent à couper au couteau, et vivait au même étage que Tracey. Mais même si nous gloussions et blaguions avec ces filles blanches pendant la leçon, et bien qu'elles fussent en droit de se considérer comme notre centre d'intérêt, notre préoccupation principale – de croire que nous étions les bonnes copines que nous semblions être –, dès que l'heure de la pause goûter arrivait, Tracey et moi nous retrouvions systématiquement côte à côte, de façon quasi inconsciente, attirée l'une vers l'autre telle la limaille de fer par un aimant.

Tracey se révéla curieuse au sujet de ma famille autant que moi de la sienne, affirmant, avec une certaine autorité, que nous avions toutes deux des choses qui « ne tournaient pas rond ». J'écoutai sa théorie un jour durant la pause tout en trempant anxieusement un biscuit dans mon orangeade.

« D'habitude, c'est le père », dit-elle et, parce que je savais qu'elle avait plus ou moins raison, je ne trouvais rien à répondre. « Quand ton père est blanc, ça veut dire... » poursuivit-elle, mais à cet instant Lily Bingham s'approcha de nous et je ne sus jamais ce que cela signifiait. Lily était dégingandée, elle faisait une tête de plus que tout le monde. Elle avait de longs cheveux blonds parfaitement raides, les joues roses et une nature joyeuse et ouverte qui nous semblait, à Tracey et à moi, la conséquence directe de la maison individuelle qu'elle habitait, au 29 Exeter Road, où j'avais été récemment invitée, et où il y avait, comme je le rapportai avec enthousiasme à Tracey qui n'y avait jamais mis les pieds, un jardin privé, un bocal géant plein de pièces de monnaie et une montre Swatch aussi grande qu'un être humain suspendue au mur d'une chambre. Certaines choses, par conséquent, ne pouvaient être évoquées devant Lily Bingham, et Tracey se tut aussitôt, leva le nez en l'air et traversa la salle pour demander à sa mère ses chaussons de danse.

Trois

Qu'attend-on de sa mère lorsqu'on est enfant ?
Qu'elle nous soit entièrement soumise.

Oh, c'est très beau, et raisonnable, et respectable de dire qu'une femme est en droit d'avoir une vie, des ambitions, des besoins, et ainsi de suite – c'est ce que j'ai toujours exigé moi-même – mais en tant qu'enfant, non, la vérité c'est qu'il s'agit d'une guerre d'usure, la rationalité n'a rien à voir là-dedans, rien du tout, ce qu'on veut de sa mère c'est qu'elle admette une bonne fois pour toutes qu'elle est notre mère et seulement notre mère et que son combat avec le reste de l'existence est terminé. Il faut qu'elle dépose les armes et se consacre à nous. Et si ce n'est pas le cas, alors c'est vraiment la guerre, et c'était la guerre entre ma mère et moi. Ce n'est qu'une fois adulte que je finis par admirer véritablement – en particulier durant les dernières et douloureuses années de sa vie – les efforts considérables qu'elle avait déployés pour se faire une place dans ce monde. Lorsque j'étais jeune, son refus de se soumettre à moi me troublait et me blessait, surtout parce que je ne percevais aucune des raisons habituelles de refus. J'étais sa fille unique et elle ne travaillait pas – pas à l'époque – et elle parlait à peine au reste de

sa famille. À mes yeux, elle avait tout son temps. Et pour autant, je ne parvenais pas à obtenir son entière soumission ! Du plus loin que je me souviens, elle me faisait l'effet d'une femme se préparant à fuir, me fuir, fuir justement son rôle de mère. J'avais de la peine pour mon père. Il était encore relativement jeune, il l'aimait, il voulait d'autres enfants – c'était pour eux un sujet de discorde quotidien – mais sur ce point, comme sur tous les autres, ma mère se montrait inflexible. Sa mère avait donné naissance à sept enfants, sa grand-mère à onze. Elle refusait cette vie-là. Elle croyait que mon père voulait plus d'enfants pour la piéger, et elle avait raison sur le fond, sauf que piège dans ce cas n'était qu'un autre terme pour amour. Comme il l'aimait ! Plus qu'elle ne l'imaginait ou ne souhaitait l'imaginer, elle vivait dans son propre paysage onirique, convaincue que chacun dans son entourage ressentait les choses précisément comme elle. Ainsi, lorsqu'elle commença, d'abord doucement, puis de plus en plus rapidement, à dépasser mon père, tant sur le plan intellectuel que personnel, elle s'attendit bien entendu à ce qu'il connaisse une évolution concomitante. Mais il continua comme avant. À s'occuper de moi, à l'aimer, à s'efforcer de ne pas rester à la traîne, lisant le *Manifeste du parti communiste* à sa façon lente et assidue. « Il y en a qui se triment avec la Bible, me claironna-t-il. Ça, c'est ma bible. » Cela se voulait impressionnant – c'était censé du moins impressionner ma mère – mais j'avais déjà remarqué qu'il avait l'air de toujours lire ce livre et pas grand-chose d'autre, il l'emportait avec lui à chaque cours de danse, et pourtant il ne dépassa jamais les vingt premières pages. Dans le cadre du mariage, cela constituait un geste romantique : ils s'étaient rencontrés à une réunion du SWP, le Parti socialiste

des travailleurs, à Dollis Hill. Mais, même là, il y avait eu une sorte de malentendu, car mon père était venu pour rencontrer de jolies filles gauchistes en minijupe, tandis que ma mère se trouvait vraiment là pour Karl Marx. Mon enfance se déroula dans le sillon de cette divergence toujours plus profonde. J'observai ma mère autodidacte distancer prestement et facilement mon père. Les étagères de notre salon – qu'il avait construites – étaient pleines de livres d'occasion, de manuels d'enseignement à distance, d'ouvrages sur la politique, l'histoire, les races, la sociologie du genre, « Tous les trucs en *isme* », comme mon père se plaisait à dire chaque fois qu'un voisin passait à la maison et remarquait cette étrange accumulation.

Samedi était son « jour de repos ». Repos de quoi ? De nous. Elle avait besoin d'approfondir ses trucs en *isme*. Après le cours de danse, d'une façon ou d'une autre, il nous fallait avec mon père trouver quelque chose à faire, en tout cas éviter de rentrer avant l'heure du dîner. Nous prîmes l'habitude d'aller en bus dans le sud de la ville, bien au-delà du fleuve, jusque chez mon oncle Lambert, frère de ma mère et confident de mon père. C'était son frère aîné, la seule et unique personne que je connaissais du côté de la famille de ma mère. Il avait élevé ma mère et ses autres frères et sœurs, sur l'île, lorsque leur mère était partie travailler en Angleterre comme femme de ménage dans une maison de retraite. Il savait ce que mon père traversait.

« Je fais un pas vers elle, entendis-je mon père se plaindre un jour d'été, et elle recule d'un pas !

— Pas moyen de faire quoi que ce soit avec elle. Elle a toujours été comme ça. »

Je me trouvais dans le jardin, parmi les pieds de tomate. C'était un potager, en fait. Rien n'était censé

être décoratif ou simplement admiré ; tout poussait en longues rangées parallèles, attaché à des tuteurs en bambou, et devait être mangé. Il y avait des toilettes extérieures au bout du terrain, les dernières du genre que je vis en Angleterre. Assis dans des transats près de la porte de derrière, oncle Lambert et mon père fumaient de la marijuana. C'étaient des amis de longue date – Lambert était la seule autre personne figurant sur la photo de mariage de mes parents –, et ils travaillaient pour le même employeur : Lambert était facteur, et mon père responsable de la distribution à la Poste. Ils étaient tous deux pince-sans-rire, et partageaient le même manque d'ambition, deux choses que ma mère voyait d'un mauvais œil. Tandis qu'ils fumaient et se lamentaient sur ce que l'on ne pouvait pas faire avec ma mère, je glissai mes bras entre les rameaux de tomates et les laissai s'enrouler autour de mes poignets. La plupart des plantes de Lambert me paraissaient menaçantes ; elles étaient deux fois plus hautes que moi et poussaient féroce-ment : un fourré de plantes grimpantes, d'herbes folles et des courges-bouteilles enflées, presque obscènes. La terre est de meilleure qualité au sud de Londres – au nord, elle est trop argileuse –, mais je l'ignorais à l'époque, et j'étais un peu perdue : je pensais que lorsque je rendais visite à Lambert j'allais en Jamaïque ; le jardin de Lambert c'était la Jamaïque pour moi, cela sentait comme la Jamaïque, on y mangeait de la glace à la noix de coco, et encore aujourd'hui, dans mon souvenir, il fait toujours chaud dans le jardin de Lambert, et j'ai soif et peur des insectes. Le terrain était tout en longueur et orienté vers le sud ; on voyait le soleil se coucher derrière les toilettes extérieures accolées à la clôture côté droit, tandis que l'air ondulait dans la lumière rasante. J'avais très envie d'aller aux toilettes, mais

décidai de me retenir jusqu'à notre retour : ces toilettes me faisaient peur. Le sol était en bois, et entre les planches poussaient des brins d'herbe, des charbons et des pissenlits dont les aigrettes blanchâtres s'éparpillaient sur vos genoux lorsque vous vous hissiez sur le siège. Des toiles d'araignée flottaient dans les coins. C'était un jardin d'abondance et de déliquescence : les tomates étaient trop mûres, la marijuana trop forte, et des cloportes se cachaient partout. Lambert y vivait seul, et l'endroit me donnait l'impression d'être moribond. Même à cet âge, je trouvais étrange que mon père parcourût plus de dix kilomètres pour chercher du réconfort auprès de Lambert, qui semblait avoir subi le genre d'abandon tant redouté par mon père.

Lassée de marcher entre les rangs de légumes, je déambulai dans la direction des deux hommes qui dissimulèrent, maladroitement, leurs joints dans leurs poings.

« Tu t'ennuies ? » demanda Lambert. J'avouai que oui.

« Dans le temps cette maison était pleine de mômes, fit-il, mais ils ont des gamins maintenant. »

L'image qui me vint à l'esprit fut celle d'enfants de mon âge avec des bébés dans les bras : destin indissociable pour moi du sud de Londres. Je savais que ma mère était partie de chez elle pour échapper à tout cela, afin que sa fille ne devienne jamais une fille-mère, car sa fille ne se bornerait pas à survivre – comme ma mère l'avait fait –, elle s'épanouirait, elle acquerrait toutes sortes de compétences inutiles, telles les claquettes. Mon père me tendit les bras et je grimpai sur ses genoux, posant ma main sur sa calvitie grandissante pour sentir les fines mèches de cheveux humides qu'il aplatissait au peigne sur la peau nue de son crâne.

« Elle est timide, hein ? Sois pas timide avec ton oncle Lambert. »

Les yeux de mon oncle étaient injectés de sang, et ses taches de rousseur ressemblaient aux miennes, mais plus en relief ; il avait le visage rond et doux, avec des yeux marron clair – preuve soi-disant de sang chinois dans l'arbre généalogique de notre famille. Mais il m'intimidait. Ma mère – qui ne rendait jamais visite à Lambert, sauf à Noël – insistait curieusement pour que mon père et moi allions le voir, tout en nous enjoignant chaque fois de rester sur nos gardes, de ne pas nous laisser « entraîner ». Vers quoi ? Je m'enroulai autour du corps de mon père jusqu'à me retrouver dans son dos et voir la petite touffe de cheveux longs qu'il s'appliquait à conserver sur sa nuque. Même s'il n'avait qu'une trentaine d'années, je n'avais jamais vu mon père avec tous ses cheveux, ne l'avais jamais connu blond, et ne le verrais jamais grisonnant. Je ne connaissais que cette couleur noisette artificielle, qui déteignait sur mes doigts lorsque je touchais ses cheveux, et qui venait, je le savais, d'une petite boîte ronde en fer posée toujours ouverte au bord de la baignoire, et dont le contenu, une matière grasse et marron, formait un cercle creusé en son centre, à l'instar de la calvitie de mon père.

« Faut qu'elle voie du monde, s'inquiéta-t-il. Un livre, ça sert à rien, pas vrai ? Un film, pareil. Faut du vrai contact.

— On peut rien faire avec cette femme. Je l'avais déjà compris quand elle était petite. Elle a une volonté de fer. »

C'était vrai. On n'y pouvait rien. À notre retour, elle regardait un cours proposé par l'Open University, calepin et crayon à la main, belle, sereine, lovée sur le canapé, pieds nus sous les fesses, mais

lorsqu'elle se tourna vers nous, je me rendis compte qu'elle était contrariée, nous rentrions trop tôt, elle aurait voulu plus de temps, plus de calme, plus de silence pour travailler. Nous vandalisons le temple. Elle étudiait la sociologie politique. Nous ne savions pas pourquoi.

Quatre

Si Fred Astaire représentait l'aristocratie, moi je représentais le prolétariat, affirmait Gene Kelly, et si l'on suit cette logique, Bill « Bojangles » Robinson aurait vraiment dû être mon danseur, car Bojangles dansait pour les dandys de Harlem, les gamins du ghetto, les métayers du Sud profond – pour tous les descendants d'esclaves. Mais pour moi, un danseur était un homme venant de nulle part : sans parents ni frères et sœurs, sans nation, sans peuple, sans aucune obligation, et c'était précisément ce que j'aimais. Le reste, tous les détails, s'évanouissait. Je ne m'intéressais pas aux intrigues ridicules de ces films : les allées et venues opératiques, les revirements de situation, les incroyables coïncidences et autres rencontres fleur bleue, les pitres blancs travestis en Noirs, les bonnes, les valets. Pour moi, il ne s'agissait que de chemins menant à la danse. L'histoire était le prix à payer pour le rythme. « *Pardon me, boy, is that the Chattanooga choo choo ?* » Chaque syllabe se répercutait dans les jambes, l'estomac, les fesses, les pieds. Pendant l'heure que durait notre leçon cependant, nous dansions sur de la musique classique – « de la musique blanche », comme le proclamait Tracey sans détour – que Mlle Isabel enre-

gistraient à la radio sur une ribambelle de cassettes. Mais j'avais du mal à y entendre de la musique, à y percevoir un tempo, et même si Mlle Isabel s'efforçait de nous aider en battant la mesure, je n'arrivais pas à voir le rapport avec l'océan de violons mélodieux ou le vacarme assourdissant de cuivres déferlant sur moi. Malgré tout, j'en savais plus que Tracey : je savais qu'il y avait quelque chose qui clochait dans ses notions rigides – musique noire, musique blanche – et qu'il devait y avoir un monde quelque part dans lequel les deux se mélangeaient. J'avais vu des films et des photos où des hommes blancs assis à leur piano accompagnaient des filles noires debout en train de chanter. Mon Dieu, que je voulais être comme ces filles-là !

À onze heures et quart, juste après le cours de danse classique, au milieu de notre première pause, M. Booth pénétrait dans la salle avec à la main une grosse sacoche noire semblable à celles qu'utilisaient autrefois les médecins de campagne, et dans cette sacoche il transportait ses partitions. Si j'étais libre – c'est-à-dire si je pouvais échapper à Tracey –, je me précipitais vers lui, le suivais tandis qu'il s'approchait lentement du piano, puis me positionnais comme les filles que j'avais vues à l'écran, et lui demandais de jouer « All of Me », « Autumn in New York » ou « 42nd Street ». Pendant le cours de claquettes, il devait jouer encore et encore la même demi-douzaine de morceaux, sur lesquels il me fallait danser, mais avant – tandis que les autres parlaient, mangeaient, buvaient dans la salle – nous avions ce temps pour nous, et alors je lui demandais de m'accompagner, et je chantais, doucement pour ne pas couvrir le son du piano si je me sentais timide, et un peu plus fort dans le cas contraire. Parfois, certains parents qui fumaient à

l'extérieur sous les cerisiers rentraient pour écouter, et les filles qui se préparaient pour le cours suivant – enfilant leurs collants, lançant leurs chaussons – s'interrompaient et se tournaient pour me regarder. Je me rendis compte que ma voix – quand je ne laissais pas délibérément le piano la couvrir – avait quelque chose de charismatique, elle attirait les gens. Il ne s'agissait pas d'un don technique : j'avais une toute petite tessiture. Cela relevait de l'émotion. Je parvenais à exprimer très clairement, à transmettre ce que je ressentais. Je rendais les chansons tristes très tristes, et les chansons joyeuses très joyeuses. Plus tard, pendant nos « galas de fin d'année », j'appris à utiliser ma voix pour brouiller les pistes, à l'instar de certains magiciens qui vous font regarder leur bouche alors que vous devriez observer leurs mains. Mais Tracey ne se laissait pas bernier. Je la voyais, en quittant la scène, debout en coulisse, les bras croisés et le nez en l'air. Même si elle raflait toujours la mise, et même si le tableau en liège dans la cuisine de sa mère croulait sous les médailles d'or, elle n'était jamais satisfaite ; elle voulait être première dans « ma » catégorie – comédie musicale – aussi, bien qu'elle chantât comme une casserole. C'était difficile à comprendre. Je pensais vraiment que si j'avais pu danser comme Tracey, je n'aurais jamais rien souhaité d'autre au monde. Certaines filles avaient le rythme dans les bras et les jambes, d'autres l'avaient dans les hanches ou dans leurs petits postérieurs, mais Tracey l'avait dans chacun de ses ligaments, probablement dans chacune de ses cellules. Elle exécutait le moindre mouvement avec une justesse et une précision dont n'importe quelle gamine aurait rêvé ; son corps se calait sur tous les tempos, si complexes fussent-ils. À la rigueur, on pouvait parfois lui reprocher d'être

trop scrupuleuse, pas assez inspirée, ou de manquer d'âme. Mais il aurait fallu être fou pour critiquer sa technique. J'étais – je suis – en admiration devant la technique de Tracey. Elle faisait toujours tout au bon moment.

Cinq

Un dimanche à la fin de l'été. Postée sur le balcon, j'observais quelques filles de notre étage qui sautaient à la corde près des poubelles. J'entendis ma mère m'appeler. Je me penchai et la vis pénétrer dans la cité, main dans la main avec Mlle Isabel. Je lui fis signe et elle sourit, avant de crier : « Reste là ! » Je n'avais jamais vu ma mère et Mlle Isabel ensemble en dehors du cours de danse, et je compris, même de là où je me trouvais, que Mlle Isabel se faisait enrôler dans quelque chose. J'aurais voulu aller voir mon père, qui peignait un mur dans le salon, mais je savais que ma mère, si charmante avec les étrangers, se montrait peu patiente avec les siens, et que ce « Reste là ! » était à prendre au pied de la lettre. J'observai l'étrange duo traverser la cité et monter l'escalier, nuages jaune, rose et acajou à travers les briques de verre. Pendant ce temps, les filles près des poubelles se mirent à tourner leur corde à sauter en sens contraire, et une nouvelle se lança courageusement dans la boucle vertigineuse, scandant une autre mélopée, celle sur le singe qui s'étouffe.

Pour finir, ma mère vint jusqu'à moi, m'examina – l'air de rien – et lança de but en blanc : « Enlève tes chaussures. »

« Oh, on n'a pas besoin de faire ça maintenant », murmura Mlle Isabel, mais ma mère rétorqua : « Mieux vaut savoir à quoi s'en tenir tout de suite », avant de disparaître dans l'appartement pour resurgir une minute plus tard armée d'un gros paquet de farine qu'elle éparpilla sur le balcon, jusqu'à le recouvrir d'un fin tapis blanc, telle une première couche de neige. J'étais censée marcher dessus pieds nus. Je songeai à Tracey. Mlle Isabel rendait-elle visite à chaque fille à tour de rôle ? me demandai-je. Quel gaspillage de farine ! Mlle Isabel s'accroupit pour observer. Ma mère, accoudée dos à la balustrade du balcon, fumait une cigarette. Elle se tenait inclinée contre la rambarde, la cigarette pendant au coin de sa bouche, et elle portait un béret, comme si porter un béret était la chose la plus normale du monde. Elle me considérait avec une certaine ironie. J'atteignis l'autre bout du balcon et me retournai pour examiner mes empreintes.

« Ah, nous y voilà », déclara Mlle Isabel, mais où étions-nous ? Au pays des pieds plats. Ma professeur ôta une de ses chaussures et posa son pied pour comparer : dans son empreinte, seuls se distinguaient les orteils, l'avant du pied et le talon ; dans la mienne se dessinait, pleine et plate, une plante de pied humain. Le résultat parut intéresser ma mère au plus haut point, mais Mlle Isabel, voyant mon expression, dit gentiment : « Il faut avoir le pied cambré pour être danseuse classique, oui, mais on peut faire des claquettes avec les pieds plats, tu sais. Bien sûr qu'on peut. » Je ne la crus pas, mais c'était aimable de sa part et je m'y accrochai. Je poursuivis le cours, continuant ainsi à passer du temps avec Tracey, chose à laquelle, je le compris plus tard, ma mère avait précisément essayé de mettre un terme. Elle avait remarqué que, dans la mesure où Tracey et

moi fréquentions deux écoles différentes dans deux quartiers différents, seul le cours de danse nous permettait de nous voir ; mais lorsque l'été arriva et que les leçons s'interrompirent, cela ne changea rien ; nous étions de plus en plus proches, pour finir, au mois d'août, par nous retrouver presque tous les jours. De mon balcon je pouvais voir ce qui se passait dans sa cité et vice versa ; pas besoin de se téléphoner, pas besoin de se donner rendez-vous et, même si nos mères s'adressaient à peine un signe de tête dans la rue, il nous devint naturel d'aller et venir l'une chez l'autre.

Six

Nous adoptions une façon d'être différente dans chaque appartement. Chez Tracey, nous essayions des jouets nouveaux, dont on n'avait que l'embarras du choix. Le catalogue Argos, dans les pages duquel j'étais autorisée à sélectionner trois articles bon marché à Noël et un pour mon anniversaire, était pour Tracey une bible qu'elle consultait quotidiennement, avec ferveur, entourant ses préférences, souvent en ma présence, avec un petit stylo rouge qu'elle dédiait spécialement à cette activité. Sa chambre fut une révélation. Elle anéantit tout ce que je croyais avoir compris quant à notre situation commune. Son lit rose avait la forme d'une voiture de Barbie, ses rideaux étaient volantés, tous ses meubles blancs et brillants, et au milieu de la pièce on aurait dit que quelqu'un avait tout simplement vidé le traîneau du Père Noël sur la moquette. Il fallait se frayer un chemin entre les jouets. Ceux qui étaient cassés formaient le socle sur lequel chaque nouvelle vague d'achats se déversait en couches successives, correspondant plus ou moins aux publicités qui passaient alors à la télévision. Cet été-là marqua l'avènement de la poupée qui fait pipi. Il fallait lui donner de l'eau, et elle pissait partout. Tracey possédait plu-

sieurs versions de cette étonnante technologie, et en tirait toutes sortes de mises en scène dramatiques. Parfois elle frappait la poupée pour la punir d'avoir pissé. Parfois elle l'asseyait dans un coin sur son petit derrière replet, honteuse et nue, ses jambes en plastique pliées à angle droit. Nous interprétions toutes deux les pauvres parents de l'enfant incontinent, et dans les répliques que Tracey m'attribuait je décelais de temps à autre de troublants échos de sa propre vie ou des nombreux feuilletons qu'elle regardait à la télé, je ne pouvais en être certaine.

« À toi. Dis : “Salope, c'est même pas ma gosse ! C'est quand même pas de ma faute si elle se pisse dessus !” Vas-y, à toi !

— Salope, c'est même pas ma fille ! C'est quand même pas de ma faute si elle se pisse dessus !

— “Écoute, mec, prends-la ! Prends-la et on va voir comment tu te démerdes !” Maintenant, dis : “Cause toujours, poupée !” »

Un samedi, pleine d'appréhension, je mentionnai à ma mère l'existence des poupées qui pissent, en faisant bien attention à dire « font pipi » plutôt que « pissent ». Elle étudiait. Elle leva les yeux de ses manuels avec un mélange d'incrédulité et de dégoût.

« Tracey en a une ?

— Tracey en a *quatre*.

— Viens là une seconde. »

Elle ouvrit les bras, et mon visage toucha la peau tendue et tiède de sa poitrine, vibrante de vitalité, comme si une seconde femme jeune et élégante à l'intérieur de ma mère brûlait d'envie de surgir au grand jour. Elle s'était laissé pousser les cheveux et, après un récent passage chez le coiffeur, portait un chignon tressé en forme de coquillage, telle une sculpture.

« Tu sais ce que je lis en ce moment ?

— Non.

— Je lis des choses sur le sankofa. Tu sais ce que c'est ?

— Non.

— C'est un oiseau. Qui regarde dans son dos, comme ça. » Elle tourna sa magnifique tête autant qu'elle le put. « Il vient d'Afrique. Il regarde en arrière, vers le passé, et il tire les leçons de ce qui s'est produit auparavant. Il y a des gens qui n'apprennent jamais. »

Mon père était dans la petite cuisine étroite, il préparait en silence le repas – c'était lui qui officiait aux fourneaux chez nous –, et c'était à lui en réalité que s'adressait cette conversation, c'était lui qui était censé l'entendre. Ils avaient commencé à tellement se disputer que j'étais souvent l'unique vecteur leur permettant de se transmettre des informations, parfois avec aigreur – « Tu expliqueras à ta mère » ou « Tu peux dire à ton père de ma part » –, et parfois ainsi, avec une ironie délicate, presque exquise.

« Ah », répondis-je. Je ne voyais pas le rapport avec les poupées pisseuses. Je savais que ma mère était en train de devenir, ou du moins s'efforçait de devenir, une « intellectuelle », car mon père utilisait souvent ce terme pour l'insulter durant leurs disputes. Mais je ne comprenais pas vraiment ce qu'il signifiait, sinon qu'un intellectuel était quelqu'un qui étudiait par correspondance, aimait porter un béret, prononçait souvent la formule « l'Ange de l'Histoire », soupirait lorsque le reste de sa famille voulait regarder la télé le samedi soir, et s'arrêtait pour s'engueuler avec les trotskistes sur Kilburn High Road quand tout le monde traversait la rue pour les éviter. Mais, à mes yeux, la conséquence principale de sa transformation, c'était ces nouvelles voies détournées et déroutantes qu'empruntaient ses propos. Elle semblait

toujours faire des blagues d'adulte qui me dépassaient, pour s'amuser ou pour agacer mon père.

« Quand tu es avec cette fille, expliqua ma mère, tu te montres gentille en jouant avec elle, mais elle a été élevée d'une certaine façon, et le présent, c'est tout ce qu'elle a. On t'a élevée différemment, ne l'oublie pas. Son monde se résume à ce stupide cours de danse. Ce n'est pas sa faute, elle a été élevée comme ça. Mais tu es intelligente. Peu importe si tu as les pieds plats, peu importe *parce que tu es intelligente*, et parce que tu sais d'où tu viens et où tu vas. »

J'acquiesçai. J'entendais mon père entrechoquer bruyamment les casseroles.

« Tu n'oublieras pas ce que je viens de dire, n'est-ce pas ? »

Je promis que non.

Chez nous, il n'y avait aucune poupée, si bien que Tracey, lorsqu'elle venait, se trouvait contrainte de s'adapter. Chez moi nous écrivions, avec une certaine frénésie, sur des blocs-notes jaunes lignés format A4 que mon père rapportait du travail. Il s'agissait d'une collaboration. Tracey, à cause de sa dyslexie – même si nous ignorions ce terme à l'époque –, préférait dicter, tandis que je peinais à suivre les méandres mélodramatiques qu'empruntait naturellement son esprit. Presque toutes nos histoires évoquaient une danseuse étoile « d'Oxford Street » snob et cruelle, qui se cassait la jambe au dernier moment, ce qui permettait à notre courageuse héroïne – souvent une simple habilleuse ou une humble dame pipi – de prendre les choses en main et de sauver les meubles. Je remarquai qu'elles étaient toujours blondes, ces filles courageuses, avec des cheveux « comme de la soie » et de grands yeux bleus. Une fois, je tentai d'écrire « yeux marron » et Tracey m'arracha le stylo de la main pour barrer. Nous écrivions allongées

à plat ventre sur le sol de ma chambre, et lorsque ma mère passait et nous voyait ainsi, c'était le seul moment où elle regardait Tracey avec ce qui ressemblait à de l'affection. Je profitais de ces moments pour grignoter un peu plus de terrain en faveur de mon amie – Est-ce que Tracey peut rester souper ? Est-ce que Tracey peut rester dormir ? –, mais je savais que si ma mère s'était arrêtée pour lire ce que nous écrivions sur ces blocs-notes jaunes, Tracey n'aurait plus jamais eu le droit de venir chez nous. Dans plusieurs histoires, des Africains « rôdaient dans l'ombre », armés de barres de fer pour briser les genoux de danseurs blancs comme neige ; dans l'une d'elles, la danseuse étoile avait un terrible secret : elle était « sang-mêlé », expression que j'hésitai à écrire, car je savais d'expérience à quel point elle rendait ma mère furieuse. Mais si j'étais mal à l'aise avec ces détails, c'était insignifiant comparé au plaisir que notre collaboration me procurait. J'étais absolument fascinée par les histoires de Tracey, sous le charme de leurs rebondissements sans fin, qui provenaient peut-être, encore une fois, des feuillets qu'elle regardait ou des cruelles leçons qu'elle tirait de l'école de la vie. Car lorsque je croyais entendre sonner l'heure de l'heureux dénouement, Tracey trouvait quelque nouvelle façon merveilleuse de l'anéantir ou de le retarder, de sorte que l'apothéose – qui pour nous deux, je crois, signifiait tout simplement un public debout en train d'applaudir – ne semblait jamais se produire. Comme j'aimerais posséder encore ces blocs-notes. De tous les milliers de mots que nous écrivîmes sur des danseuses menacées par toutes sortes de dangers, une seule phrase m'est restée en mémoire : *Tiffany sauta très haut pour embrasser son prince et pointa le pied oh comme elle était sexy mais c'est à ce moment-là que la balle pénétra dans sa cuisse.*

Sept

À l'automne, Tracey partit dans son école pour filles à Neasden, où les élèves, presque toutes indiennes ou pakistanaises, étaient déchaînées : je voyais souvent les plus âgées à l'arrêt de bus, leurs uniformes remaniés – chemisiers déboutonnés, jupes raccourcies –, criant des obscénités aux garçons blancs qui passaient par là. Une école difficile avec beaucoup de bagarres. La mienne, à Willesden, était plus tranquille et plus mélangée : la moitié des élèves étaient noires, un quart blanches, et un quart issues d'Asie du Sud. Un tiers au moins de la moitié noire était « sang-mêlé », nation minoritaire au sein d'une nation, même si en vérité cela m'exaspérait de les remarquer. Je voulais croire que Tracey et moi étions des âmes sœurs, seules au monde et inséparables, mais désormais je ne pouvais éviter d'avoir sous les yeux cet éventail d'enfants que ma mère avait passé l'été à m'encourager à fréquenter, des filles du même milieu, avec toutefois ce que ma mère appelait des « horizons plus larges ». Il y avait Tasha, moitié guyanaise, moitié tamoule, dont le père était un authentique Tigre tamoul, ce qui impressionnait grandement ma mère et en conséquence cimentait en moi le désir de ne jamais avoir quoi que ce soit

à faire avec cette fille. Il y avait Irie, avec ses dents de lapin, qui était toujours première de la classe et qui, comme moi, avait une mère noire et un père blanc, mais elle avait quitté la cité et vivait à présent à Willesden Green dans un ravissant duplex. Il y avait Anoushka, avec un père originaire de Sainte-Lucie et une mère russe, dont l'oncle était, selon ma mère, « le poète révolutionnaire le plus important des Caraïbes », mais ces mots restaient quasiment tous incompréhensibles pour moi. Mon esprit n'était pas concentré sur l'école, ni sur quiconque la fréquentait. Dans la cour de récréation, j'enfonçais des punaises dans les semelles de mes chaussures et passais parfois la demi-heure entière à danser seule, satisfaite d'être sans amie. Et lorsque nous rentrions à la maison – avant ma mère, et donc en dehors de sa juridiction – je me débarrassais de mon cartable, laissais mon père préparer le dîner et filais chez Tracey pour travailler nos claquettes sur son balcon, avant d'engloutir chacune un bol d'Angel Delight, crème dessert qui selon ma mère n'était « pas de la nourriture » mais qui à mon avis était quand même délicieux. Lorsque je rentrais, une dispute, dont les deux parties étaient dans une impasse, battait son plein. Les griefs de mon père portaient sur des problèmes domestiques insignifiants : qui avait aspiré quoi et quand, qui était allé, ou aurait dû aller, à la laverie. Tandis que ma mère, en réponse, soulevait des sujets bien différents : l'importance d'une conscience révolutionnaire, ou l'insignifiance relative du sexe au regard de la lutte des peuples, ou l'héritage de l'esclavage dans le cœur et l'esprit de la jeunesse, et ainsi de suite. Elle avait obtenu son bac par correspondance et était désormais inscrite à Middlesex Poly, sur le campus de Hendon, et nous avions plus que jamais du mal à la suivre ;

nous la décevions, et elle devait sans cesse tout nous expliquer.

Chez Tracey, les seuls éclats de voix émanaient du téléviseur. Je savais que j'étais censée avoir pitié d'elle parce qu'elle n'avait pas de père – le fléau entachait une porte sur deux dans notre couloir – et me montrer reconnaissante parce que mes deux parents étaient toujours mariés, mais chaque fois que je m'installais dans son énorme canapé en cuir blanc pour manger ses Angel Delight et regarder en paix *Easter Parade* ou *The Red Shoes* – la mère de Tracey ne tolérait que les comédies musicales en Technicolor –, je ne pouvais m'empêcher de remarquer la tranquillité de cette maisonnée entièrement féminine. Chez Tracey, il y avait belle lurette que l'on n'attendait plus rien des hommes : mère et fille n'avaient jamais rien espéré du père, car il n'avait pour ainsi dire jamais mis les pieds dans l'appartement. Personne n'était surpris que le père de Tracey ait échoué à fomentier la révolution ou à accomplir quoi que ce soit d'autre. Cependant, la loyauté de Tracey envers lui demeurait inébranlable ; elle était toujours beaucoup plus prompte à défendre son père absent que je ne l'étais à parler avec gentillesse du mien, qui m'était entièrement dévoué. Dès que sa mère le dénigrait, elle m'entraînait dans sa chambre ou dans quelque autre endroit retiré, et s'empresait d'intégrer ce que sa mère venait de dire à son histoire officielle, selon laquelle son père ne l'avait pas abandonnée, non, pas du tout, il était seulement très occupé, parce qu'il était l'un des danseurs de Michael Jackson. Peu de gens étaient capables de suivre Michael Jackson lorsqu'il dansait – en fait, presque personne n'en était capable, il n'y avait peut-être qu'une vingtaine de danseurs au monde qui pouvaient le faire. Le père de Tracey était de ceux-là. Il

n'avait même pas eu besoin d'aller au bout de son audition : il était tellement bon qu'ils avaient tout de suite compris. Voilà pourquoi on ne le voyait presque jamais : il était éternellement en tournée autour du monde. La prochaine fois qu'il reviendrait, ce serait probablement à Noël, lorsque Michael se produirait à Wembley. Si le ciel était dégagé, on pouvait voir le stade depuis le balcon de Tracey. J'ai du mal à dire aujourd'hui à quel degré je prêtais foi à ce qu'elle me racontait – au fond de moi je savais sans doute que Michael Jackson, enfin affranchi de sa famille, dansait en solo –, mais à l'instar de Tracey je n'abordai jamais la question en présence de sa mère. Dans mon esprit, cette histoire était à la fois absolument vraie et absolument fausse, et probablement seul un enfant peut s'accommoder de faits contradictoires comme ceux-ci.

Huit

Je me trouvais chez Tracey, en train de regarder *Top of the Pops*, quand le clip de *Thriller* fut diffusé pour la première fois. La mère de Tracey s'enflamma : sans aller jusqu'à se lever, elle se trémoussait frénétiquement dans son relax. « Allez, les filles ! À votre tour ! Bougez-vous ! Allez ! » On s'arracha du canapé et on se mit à faire des glissades sur le tapis, moi sans grand talent, Tracey avec un savoir-faire impressionnant. Nous tournions sur nous-mêmes, soulevions la jambe droite, laissant le pied pendre tel celui d'une marionnette, nous secouions notre corps de zombie. Il y avait tant de nouveaux éléments : le pantalon en cuir rouge, le blouson en cuir rouge, ce qui avait été autrefois une coiffure afro désormais métamorphosée en quelque chose d'encore plus magnifique que les belles boucles de Tracey ! Et évidemment, cette jolie fille métisse vêtue de bleu, la victime potentielle. Était-elle « sang-mêlé » elle aussi ?

En raison de mes convictions personnelles, je souhaite souligner que ce film ne cherche en aucun cas à promouvoir une croyance dans l'occultisme.

C'est ce que disait l'exergue, les mots de Michael lui-même, mais que signifiaient-ils ? Nous ne comprîmes que le sérieux du terme « film ». Ce que nous

regardions n'était pas du tout un clip, il s'agissait d'une œuvre d'art, qui aurait dû être projetée dans une salle de cinéma, un évènement planétaire, un cri de ralliement. Nous étions modernes ! C'était ça, la vie moderne ! D'une manière générale, je me sentais éloignée de la vie moderne et de la musique qui allait avec – ma mère avait fait de moi un sankofa –, mais mon père m'avait raconté que Fred Astaire lui-même s'était rendu chez Michael, tel un disciple, pour le supplier de lui apprendre le moonwalk, ce qui me paraît logique, même maintenant, car un grand danseur est intemporel, il traverse les générations, il se meut éternellement de par le monde, de sorte que tout danseur de n'importe quelle époque peut l'identifier. Picasso serait une énigme pour Rembrandt, mais Nijinski comprendrait Michael Jackson. « Ne vous arrêtez pas, les filles, debout ! » s'écria la mère de Tracey alors que nous nous appuyions contre le canapé pour récupérer. « Allez-y à fond ! Continuez ! » Comme cette chanson semblait longue – plus longue que l'existence. J'avais l'impression qu'elle ne s'achèverait jamais, que nous étions prises dans une boucle temporelle, et que nous allions devoir danser pour toujours de cette façon démoniaque, comme la pauvre Moira Shearer dans *The Red Shoes* : « *Time rushes by, love rushes by, life rushes by, but the red shoes dance on...* » Mais ce fut la fin. « Putain, c'était génial », soupira la mère de Tracey, oubliant de surveiller son langage, et nous saluâmes, fîmes la révérence, avant de foncer dans la chambre de Tracey.

« Elle adore quand elle le voit à la télé, me confia Tracey lorsque nous fûmes seules. Ça renforce leur amour. En le voyant, elle comprend qu'il l'aime encore.

— C'était lequel ? demandai-je.

— Au bout du deuxième rang sur la droite », répliqua Tracey du tac au tac.

Je n'essayai pas – c'était impossible – de faire concorder les « faits » concernant le père de Tracey aux très rares occasions où je le vis en chair et en os, dont la première fut la plus terrible. C'était début novembre, peu de temps après que nous eûmes regardé *Thriller*. Toutes les trois dans la cuisine, nous faisons des pommes de terre en chemise, fourrées au fromage et au bacon ; nous les envelopperions dans du papier aluminium et les emporterions à Roundwood Park, où nous voulions voir le feu d'artifice. Les cuisines dans les appartements de la cité de Tracey étaient encore plus petites que les nôtres : lorsqu'on ouvrait la porte du four, elle frottait presque le mur d'en face. Si trois personnes s'y trouvaient en même temps, l'une d'entre elles – en l'occurrence Tracey – devait s'asseoir sur le comptoir. C'était son boulot d'évider les pommes de terre ; ensuite il m'incombait, debout près d'elle, de mélanger la chair avec du fromage râpé et du bacon coupé avec des ciseaux ; puis sa mère remettait le mélange dans les peaux et enfournait le tout pour gratiner. Ma mère avait beau insinuer que la mère de Tracey était négligée, qu'elle attirait le chaos, il me semblait que sa cuisine était à la fois plus propre et mieux rangée que la nôtre. La nourriture n'était jamais saine, mais elle était préparée avec soin, alors que ma mère, qui aspirait à manger équilibré, ne pouvait passer un quart d'heure dans une cuisine sans piquer une crise d'hystérie, et bien souvent l'expérience malavisée (faire des lasagnes végétariennes ou « quelque chose » avec des gombos) devenait tellement douloureuse pour tout le monde que ma mère provoquait une dispute et partait en criant et

Zadie Smith

Swing Time

Traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson

Dans un quartier populaire de Londres, deux petites filles métisses nouent une relation fusionnelle autour d'un même rêve : devenir danseuses. Mais seule Tracey, la plus effrontée, a du talent. L'autre possède des idées : sur le rythme et le temps, les corps et la musique noire, ce que signifie appartenir, ce que signifie être libre. Leur amitié explosive s'interrompt brusquement au début de la vingtaine. Empruntant des chemins différents vers un destin qu'elles imaginent lumineux, chacune s'égarera pourtant en route.

Débordant d'énergie, d'humour et d'émotion, *Swing Time* raconte les espoirs et les désillusions de ceux qui suivent la danse et de ceux qui la mènent.

« Un roman splendide, foisonnant, passionnant, d'une intelligence prodigieuse. »

Olivia de Lamberterie, *Télématin*



Swing Time
Zadie Smith

Cette édition électronique du livre
Swing Time de Zadie Smith
a été réalisée le 6 décembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072873805 - Numéro d'édition : 360421).
Code Sodis : U30162 - ISBN : 9782072873836.
Numéro d'édition : 360424.